

---

M A N U S C R I T

---

***LA RÉCOLTE***

de Richard Bean

Traduit de l'anglais (Grande Bretagne) par Gisèle Joly

cote : ANG10D866

Date/année d'écriture de la pièce : 2005

Date/année de traduction de la pièce : 2010

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N A N T O I N E  
V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

Version 27/09/2010

### Note du traducteur

Pour ne pas alourdir les didascalies en français, nous pensons utile de préciser ici quelques entrées et sorties, non expliquées dans le texte original, qui nous ont été communiquées par l'auteur.

Toutes les entrées dans la cuisine depuis l'extérieur, et les sorties vers l'extérieur, se font en général par la porte au lointain milieu, laquelle donne dans la cour de la ferme. L'escalier, qui part de l'intérieur de la cuisine au lointain jardin (éventuellement fermé par une porte, comme dans les fermes traditionnelles du Yorkshire, pour empêcher la déperdition de chaleur), mène à la chambre de William et Albert à l'étage (sc. 1), qui deviendra celle d'Albert et Maudie (sc. 2), puis d'Alan (sc. 5).

La porte d'entrée au lointain donne sous un porche, ou peut-être est-ce simplement un petit espace entre deux portes où enlever ses bottes ou ses chaussures crottées, et servant par la même occasion de sas pour empêcher le froid d'entrer dans la cuisine et la chaleur d'en sortir. C'est sous ce porche qu'apparaît William à la dernière scène.

La fenêtre de la cuisine, mentionnée à plusieurs reprises, se trouve au lointain milieu, à jardin par rapport à la porte. Les toilettes, censées se trouver à l'extérieur de la maison aux scènes 1 et 2, sont à cour à partir de la scène 3, et transformées en salle de bains à partir de la scène 4. C'est de là qu'arrivent les cambrioleurs à la scène 7.

Il y a une chambre à jardin, qui est celle de la maman (scène 1), puis de William (scène 2). Elle devient ensuite celle de Laura et Stefan (à partir de la sc. 3) quand William part s'installer dans la grange.

N.B. L'accent étant un marqueur social et géographique extrêmement important dans le texte original, il est recommandé de lire les répliques à haute voix ou en les imaginant oralement dans sa tête, afin que la graphie, simples indications de rythme à l'intention des acteurs, ne constitue pas une gêne à la compréhension et à la fluidité de la lecture.

L'accent allemand du personnage de Stefan n'est pas indiqué graphiquement, comme dans l'original où ses répliques sont en fait en meilleur anglais que celles des autres personnages (hormis Agar), dénotant une origine sociale plus cultivée.

---

Cette pièce est représentée par  
Rose Cobbe – United Agents, Londres.

## PERSONNAGES

William  
Albert  
Maman  
Parker  
Maudie  
Lord Primeveire Agar  
Stefan  
Laura  
Warcliffe  
L'officière ATS <sup>1</sup>  
Alan  
Titch  
La véto  
Blue  
Danny  
Agar fils

Cette version de *La Récolte* peut être interprétée par une troupe de neuf acteurs, avec des doublets pour les rôles suivants (il vaut mieux éviter d'y ajouter Titch, étant donné – s'il est bien distribué – son apparence par trop reconnaissable : près de deux mètres) :

Agar/Agar fils	Parker/Warcliffe/Blue
Maman/l'ATS/la véto	Stefan/Danny ou Albert/Alan/Danny

---

1. ATS (Auxiliary Territorial Service) : officière du Service territorial auxiliaire.

1914

## L'étalonnier

*Août 1914, en milieu de matinée. Une cuisine de ferme dans le Yorkshire. La grande table de ferme est orientée cour-jardin. Entre William, un beau gars de 19 ans aux traits fins. Il est couvert de poussière à cause de la moisson, et porte des jambières en toile de sac que l'humidité a gagnées. Il monte en courant l'escalier menant à sa chambre et, une fois là-haut, sort une lettre de son pantalon, la lit et puis la cache. Il redescend l'escalier en courant. Alors qu'il est à mi-descente, entre Albert, son cadet de un an, plus charpenté et aux traits plus marqués. Il est lui aussi couvert de poussière et porte le même genre de jambières en toile de sac. Albert regarde William avec méfiance. Il étanche sa soif en buvant à même la cruche. Ses manières sont frustes, ses gestes fonctionnels.*

WILLIAM. — Ça tape.

ALBERT. — Voué. (*Un temps. William étanche sa soif en se servant d'une tasse.*) Ousque tu vas pendant l'goûter ?

WILLIAM. — Mêle-toi voir d'tes affaires.

ALBERT. — L'pré d'Spittle Garth ?

WILLIAM. — P't-êt' ben. P't-êt' pas.

*Un temps. William se sert du ragoût dans la casserole, se coupe du pain, s'assoit et commence à manger.*

ALBERT. — Il a trouvé qué qu'c'était.

WILLIAM. — Ah bon ?

ALBERT. — Voué.

*Albert passe ses mains mouillées dans ses cheveux, et crache bruyamment dans l'évier. Il se sert du ragoût à la louche, se coupe du pain, s'assoit et commence à manger. William regarde Albert, dans l'attente de précisions qui ne viennent pas.*

WILLIAM. — C'tait quoi, donc ?

ALBERT. — Une r'narde.

WILLIAM. — Ah bon ?

ALBERT. — Voué.

WILLIAM. — J'y ai dit d'pis l'début qu'c'est un r'nard. J'y avais dit. « Y a qu'deux bêtes pour t'faire ce ch'nis, qu'j'avais dit. Un goupil ou un tigre du Bengale. »

ALBERT. — Ah bon ?

WILLIAM. — Voué. C'est lui qui y a tué ?

ALBERT. — Voué.

WILLIAM. — C'est ben.

*Un temps.*

ALBERT. — On dit que l’Kaiser il a un bras atrofié.

WILLIAM. — « On dit » ?

ALBERT. — Le gauche. Qu’y peut même pas t’serrer la pogne avec.

WILLIAM. — Y a personne qui t’serre la pogne avé la main gauche. Pas même les rois.

ALBERT. — Y z-y ont donné une p’tite canne à t’nir. Ça y fait une escuse pour pas s’en servir. L’bandit.

*Un temps. Ils mangent.*

WILLIAM. — L’emmiellant c’est qu’on veut aller les deux. Sauf qu’on peut point aller les deux. Moi c’que j’dis, c’est qu’y faut qu’on tâche moyen à décider qui va. Moi ou toi.

ALBERT. — L’papa est mort.

WILLIAM. — J’avais r’marqué.

ALBERT. — La ferme alle va à l’aîné. Ch’suis l’cadet. T’as la ferme, c’est toi qui restes, donc. De partout par ici c’est l’cadet qui va. Le Sid y va.

WILLIAM. — Le P’tit Sid ou Sid le Fou ?

ALBERT. — Non, Sid le Fou y z-en voudraient point.

WILLIAM. — C’est quoi qui va pas chez Sid le Fou ?

ALBERT. — Les dents.

WILLIAM. — Ça voué, il a des vilaines dents. Ch’savais pas qu’y z-étaient si r’gardants. Comme ça le P’tit Sid y va, donc ?

ALBERT. — Voué. Y s’est appris quéques mots d’français tout seul. Rapport aux filles. Alles mangent plein d’viande rouge, pas, les Françaises. On dit qu’ça les rend t’jours prêt’ aux câlineries.

WILLIAM. — Pasque les Françaises ça y connaît au P’tit Sid, p’t-êt’ ? Tous les jours y mène une charrette de Driffield à Beverley et y r’vient. Les fois qu’y s’sent d’venir aventureux, qu’y s’réveille l’matin en s’prenant pour l’foutu Cap’taine Cook, y pousse même jusqu’à Hull.

*Un temps.*

ALBERT. — On pourrait s’battre.

WILLIAM. — T’aurais l’dessus. Écoute voir, toi t’as la manière avé les chevaux. Presque tout c’que ch’fais, la maman alle peut y faire, mais les chevaux, all’y aime pas tant.

ALBERT. — T’as pas b’soin d’y aimer, c’est seul’mment des chevaux. Pis t’aimes ben la Brandy.

WILLIAM. — La Brandy c’est un beau chval paisibe. J’ai pas d’problèmes avec. C’est les autres.

ALBERT. — Alors c’est ça que tu dis ? J’reste travailler à la ferme pasque j’ai la manière avé les chevaux et j’continue le train pour qu’tu puisses aller en France et ben t’amuser ? Et tu pourras r’prendre la ferme quand tu r’viens, attendu que t’es l’aîné ?

WILLIAM. — À la façon que t'y dis on dirait comme d'la manigance. J'vois point qué qu'y a de tant juste asque moi j'manque l'occasion d'aller à l'étranger seul'ment pasque j'ai une année d'pus qu'toi.

*Un temps.*

ALBERT. — Et ton projet, donc ?

WILLIAM. — C'te guerre alle s'ra finie ben avant c'printemps, et l'printemps c'est l'bon moment pour mon projet.

ALBERT. — Pourquoi qu'tu veux y dire à personne qué qu'c'est ?

WILLIAM. — Cré bon sang, pasque c'est un projet secret.

ALBERT. — Allez, dis-nous-y seul'ment.

WILLIAM. — Non, je t'y dirai point.

ALBERT. — C'est les cochons, pas ?

WILLIAM. — Qui qu'c'est qui t'y a dit ?

ALBERT. — La maman. Moi j'aime point les cochons.

WILLIAM. — Les cochons c'est seul'ment des math'matiques. Là tu dis pas : « J'aime point les cochons », tu dis : « J'aime point les math'matiques. »

*Un temps.*

ALBERT. — M'est avis que pisqu'on veut aller les deux – (on a qu'à aller les deux, et...)

WILLIAM. — On tourne à vide là ! (*Un temps.*) T'as-t-y réservé l'éta lonnier ?

ALBERT. — Voué. Y doit passer par ici en allant à Langtoft. C'est là qu'y couch'ra c'te nuit. Y d'vrait arriver tantôt.

WILLIAM. — Ousqu'y a couché hier au soir ?

ALBERT. — Rudston.

WILLIAM. — Toutes les nuits un lit différent, hein ? Ça ça te plairait ben, pas ?

ALBERT. — Voué. On dit qu'l'éta lonnier y s'paye autant d'bon temps qu'son éta lon là. On dit qu'y en a engendré –

WILLIAM. — « On dit » ? Qui qu'c'est-y voir ce on ?

ALBERT. — Tu d'vrais voir ses habits. Attifé pour l'music-hall qu'il est. Les culottes de chval, l'gilet jaune, l'chapeau melon. Comme un cré vains dieux d'lord. La canne avé une pomme en cuivre au bout.

WILLIAM. — Voué, ben ça on sait tous pour quoi c'est faire.

ALBERT, *riant*. — Voué !

WILLIAM. — C'est un gars quéconque. Il a un grand chval et pis du bagout. N'importe qué bobet y pourrait faire éta lonnier. Tu pourrais y faire toi.

ALBERT. — Hola – (allez, c'est pas si facile)

WILLIAM. — Tu t'trouves un grand chval et un chapeau d'dandy. T'as la manière avé les chvaux. Et là tu voyag'rais. Toutes les nuits un lit différent.

ALBERT. — Pour être un véritable étalonnier y t'faut quéque chose... ch'sais point moi... quéque chose —

WILLIAM. — D'indéfinissable.

ALBERT. — Voué.

WILLIAM. — Du caractère.

ALBERT. — Voué.

WILLIAM. — Ben ça t'y as point. (*Un temps.*) Alle va-t-y accepter son étalon là la Brandy ?

ALBERT. — Voué, all'est chaude. Ça d'vrait y faire un beau poulain, not' Brandy avé son grand percheron là. C'pedigree. (*Albert finit son ragoût et lèche l'assiette. Puis il allume sa pipe. William finit son ragoût, se coupe une tranche de pain pour essuyer son assiette, puis la mange.*) T'en fais du chichi.

WILLIAM. — Ch'fréquente, pas ?

ALBERT. — Voué, pendant la moisson t'as été tout autrement que d'ordinaire.

WILLIAM. — Ça c'est d'fréquenter.

ALBERT, *après avoir tiré une bonne bouffée de sa pipe.* — J'y avais des vues d'sus moi à la Maudie.

WILLIAM. — On a d'jà parlé d'ça.

ALBERT. — J'pensais que p't-êt' t'en pinc'rais pour sa sœur là.

WILLIAM. — J'aime ben la Maudie. La Kate on sait point par qué bout y prendre. Et pourquoi que t'essayes pas avé la Kate, toi ?

ALBERT, *sachant qu'il n'a aucune chance.* — Voué, voué. (*William allume une cigarette.*) Si tu fréquentes la Maudie, t'as meilleur temps d'rester, et c'est moi qui vais.

WILLIAM. — On commence seul'ment (à s'fréquenter).

ALBERT, *se levant.* — Ben moi ch'fréquente point, ni alle ni personne. C'tout c'que j'dis. Toi si. Et pis ch'suis l'cadet. De partout par ici c'est le cadet qui va.

*Entre Maman, portant une poule morte par les pattes. Elle la plonge dans une marmite en cuivre remplie d'eau bouillante en la tenant toujours par les pattes, et commence à compter dans sa tête jusqu'à trente.*

WILLIAM. — Y était ben bon ton ragoût, la maman. Merci ben.

ALBERT. — Pourquoi que t'as tué c'te poule là ?

WILLIAM. — Eh la maman, ça s'fait point d'manger du poulet. On est quoi ici ? La famille royale ?

MAMAN. — All'avait arrêté d'pondre.

WILLIAM. — Dur mais équitabe.

MAMAN. — Y faire faire un œuf à celle-là, c'est comme attendre l'printemps en hiver.

*On entend des sabots de cheval dans la cour intérieure. Albert se lève et ouvre la porte.*

WILLIAM. — Ça ça s'ra ton étalonnier.

MAMAN. — J'en veux point dans ma maison. Avé ses yeux qu'y disent « viens-t-en au lit » ! (*Elle rit. À Albert.*) Alle va-t-y accepter c't étalon là ta Brandy ?

ALBERT. — Voué, all'est chaude. (*Il sort en refermant la porte derrière lui.*)

MAMAN. — Qué que j'entends dire su' vot' compte, William Harrison ?

WILLIAM. — Je m'suis construit mon astronef et ch'suis parti dans la lune. Y a point trop grand-chose là-bas en haut à part un tas d'ronces. J'en ai rempli quinze bocaux. Tu peux y faire ta g'lée d'mûres à présent. Mais veille à y rincer d'abord pour enl'ver la poussière. Alle pourrait ben êt' életrique.

MAMAN. — Tu fréquentes la Maudie.

WILLIAM. — Ça c'ben le genre d'par ici ! Toi tu t'donnes d'la peine pour faire l'aller-retour jusqu'à la lune sans même une égratignure, et tout l'monde y s'en fout.

MAMAN. — Tu veux ben êt' poli ! (*Elle retire la poule de la marmite et se met aussitôt à la plumer.*) Je vois point ça d'un bon œil qu't'ailles avé la Maudie.

WILLIAM. — Oh c'est bon, j'y laiss'rai tomber.

MAMAN. — T'es en train d'te servir d'la Maudie pour arriver à sa sœur là. Je te connais. C'la Kate que tu guignes, voué. Je connais les hommes. Je me trompe jamais.

WILLIAM. — Ben là tu t'trompes.

MAMAN. — Z-avez trouvé moyen de décider qui qu'c'est qui va ?

WILLIAM. — Comme c'est là on va les deux.

MAMAN, *claquant la langue en signe de désapprobation.* — Ta ta ta ! T'sais ben que ça veut point jouer.

WILLIAM. — Essaye voir d'y espliquer ça.

*Entre Albert, suivi du fourrier de régiment Parker : un homme d'une trentaine d'années en uniforme de l'armée.*

ALBERT. — C'point l'étalonnier. C'est l'armée.

*Parker serre les mains de tout le monde.*

PARKER. — Fourrier de régiment Parker. Une bien belle journée, ma'ame.

MAMAN. — C'est pour la réquisition ?

PARKER. — Alors comme ça vous êtes au courant ?

MAMAN. — Voué.

PARKER. — Je vais juste vous énoncer les pouvoirs qui m'ont été conférés –

MAMAN. — Vos pouvoirs on les connaît. Venez-en au fait.

PARKER, *riant*. — J'aime quand j'ai à faire dans l'Yorkshire ! Finalement au bout du compte, c'est une masse de temps d'agné, si vous voyez c'que je veux dire. Vous avez rentré votre récolte ?

WILLIAM. — L'maïs, voué.

PARKER. — Vous faites quoi par ici ?

WILLIAM. — Du maïs, du houblon, ent' les deux on fait des pois pour r'poser la terre. Des moutons. Des poules. On a huit Holstein en tout.

PARKER. — Holstein ?

WILLIAM. — Des vaches.

PARKER. — Vous me la faites un peu technique là avec vos « Holstein ». Des « vaches » oui, ça je sais ce que c'est. (*Il rit.*) Ch'suis d'Befnal Green, chez nous on croit que l'lait y naît dans une bou'eille ! (*Il rit.*) Notez, ça serait assez fendart comme ça. Ça m'irait bien, moi —

MAMAN. — On est en août.

PARKER. — J'vois bien, oui.

WILLIAM. — Vous avez l'intention de prend' les vaches ?

PARKER. — On est une armée, pas une laiterie. (*Il rit.*) Question chevaux vous en avez combien ?

WILLIAM. — Six.

ALBERT. — Avé un qui boite.

*William jette un regard à Albert. Parker s'en aperçoit.*

PARKER. — Pardon ma'ame, vous auriez pas un verre d'eau pour un homme plus tant jeune qui se bat contre les Allemands ? (*Il rit.*) Ça tape aujourd'hui.

MAMAN. — Un peu de limonade ? J'y fais moi-même.

PARKER. — Oh oh ! Chic alors. Il nous faut cent soixante mille chevaux d'ici à mardi. J'en ai sept à l'heure qu'il est. (*Il rit.*) Et j'ai déjà des rougeurs. (*Il rit. Maman lui donne un verre de limonade. Il en avale une grosse lampée.*) Épatant. Et vous les gars, vous vous êtes enrôlés ? Mon collègue, le major Caddick, sera demain matin à partir de huit heures à la halle aux grains de Driffield.

WILLIAM. — On est au courant. On y s'ra.

PARKER. — Oh oh ! Impatients avec ça ! N'allez pas croire que c'est automatique. Y a une visite médicale, vous savez.

MAMAN. — Y en a qu'un des deux qui va. Mon mari est mort depis pus de dix ans.

PARKER. — Alors le cadet : c'est ce qui s'fait.

ALBERT. — C'est moi.

PARKER. — C'est égal, moi ma partie c'est pas les hommes, c'est les chevaux. Est-ce que tous vos chevaux peuvent tirer un char à timon ?

WILLIAM. — Voué.

PARKER. — Bonnard.

ALBERT. — Y faut pas longtemps pour habituer un chval à tirer un char à timon.

PARKER. — Peut-être, mais on est un peu à la bourre là, avec le Kaiser qui se balade en Belgique.

MAMAN. — Qué que vous nous donnez si vous nous prenez des chevaux ?

PARKER. — Vous recevrez un bulletin de réquisition. Sur chaque bulletin, il y a une image du roi. (*Il sort son carnet de réquisition et en fait rapidement défiler les feuillets.*) Vous avez six chevaux, donc.

WILLIAM. — Y nous faut au moins une paire pour continuer l'train, pour le labour.

PARKER. — Vous inquiétez pas, on vous les prendra pas tous. L'armée a besoin d'être nourrie comme tout le monde.

ALBERT. — On a une jument qu'est chaude, alle doit être saillie c'tantôt. On a réservé et payé l'étalonnier. Alle est seul'ment pour la r'production. All'a point été habituée à tirer un char à timon.

PARKER. — Et c'est sûrement celle qui boite, pas vrai ?

ALBERT. — Voué.

*Un temps.*

PARKER. — Écoute voir fils, c'est pas un boulot facile là. J'essaie d'faire ça avec le sourire, mais en fin de compte dis-toi bien que t'as affaire au gouvernement là. Ta vieille maman – 'scusez-moi, ma'ame – elle m'a donné d'la limonade, pas de l'eau. Elle comprend qui j'suis, et ce que j'suis en mesure de faire. Je peux prendre tout ce qui m'plaît, et tout ce que j'ai à faire, c'est vous donner un bulletin. Je peux prendre vos vaches, vos cochons, vos poules, vos chars à timon, vos pots à sel et à poivre... (*riant*) vos portes, votre papier peint, vos murs. Alors commence pas à faire le mariolle avec moi fils, parce qu'on n'est même pas encore à l'heure du dîner et j'ai un carnet plein d'bulletins. Ton frère là il a dit que *tous* vos chevaux peuvent tirer un char à timon. Tous ! Allons jeter un œil sur les merveilles, hein ?

*Albert et Parker sortent en refermant la porte derrière eux.*

MAMAN. — Y nous laiss'ra ben une paire.

WILLIAM. — Voué, la Bess et c'vieux bestiau de Punch.

MAMAN. — Y jettera un œil su' la Brandy et pis ça s'ra vite vu.

WILLIAM. — Voué.

MAMAN. — T'as entendu ce qu'y a dit ? Il a dit : c'est l'cadet qui va, c'est c'qui s'fait. T'es l'aîné. En principe c'toi qui d'vrais rester.

WILLIAM. — Voué, ben p't-êt' que j'en ai assez d'faire comme y faudrait.

MAMAN. — Pourquoi que tu veux tant y aller ?

WILLIAM. — J'en ai fait l'tour d'ces champs, la mère. J'ai 19 ans et j'ai jamais rien fait. Rien vu, rien connu, rien été nulle part. Ma vie ç'a été ces huitante acres de glaise et d'craie, et pis c'est tout.

MAMAN. — T'as tes cochons.

WILLIAM. — Les cochons c'est seul'ment une idée.

MAMAN. — All'a b'soin d'idées c'te ferme.

WILLIAM. — Les cochons ça a rien d'intelligent. C'rien qu'des math'matiques.

MAMAN. — Rien d'difficile pour toi, p't-êt'.

WILLIAM. — Ch'serai r'venu au printemps quand tout ça démarr'ra.

*On entend des sabots de cheval dans la cour intérieure. William va à la fenêtre et relève les rideaux.*

MAMAN. — L'qué qu'y prend donc, là ?

WILLIAM. — La Vénus. Il prend le harnais et tout.

*William laisse retomber les rideaux de tulle.*

MAMAN. — Qué qu'c'est-y donc que c'commerce avé la Maudie ? C'est sa sœur là que tu d'vrais fréquenter. J'espérais que p't-êt' l'Albert y s'embéguin'rait de la Maudie. All'est ben pour lui la Maudie. All'est ordinaire.

WILLIAM. — J'y dirai ça quand j'la verrai ! La maman, j'aime ben la Maudie. J'trouve la Maudie calme. La Kate j'la trouve inquiétante. T'jours à s'admirer.

MAMAN. — Voué, c'ben pour ça qu'vous êtes faits pour vous accorder. (*On entend des sabots de cheval dans la cour, et un cheval hennir. William va à la fenêtre regarder à travers les rideaux de tulle.*) La Saturne ?

WILLIAM. — Voué.

*William laisse à nouveau retomber les rideaux.*

MAMAN. — Bon, ben, alles font la paire. Prends-y point en mauvaise part. J'veux voir aucun des deux s'en aller, mais toi mon grand, t'as du sang Eskritt. L'Albert y a çui à son père. Va-t-en point à l'armée là, laisse aller l'Albert, et tu pourras partir quand y r'vient, si y t'faut vraiment.

WILLIAM. — Si l'papa était en vie, on irait les deux.

MAMAN. — Si tu fréquentais la Maudie pour de bon, t'aurais point envie d't'en aller. T'es l'aîné, personne y t'blâmerait si tu restais, tu t'ferais point traiter d'sang d'navet, va. Mais tu crois p't-êt' qu't'en aller au loin ça va t'donner ce p'tit quéque chose en sus, l'uniforme, la gloire, ton absence... ce p'tit quéque chose en sus pour influencer la Katie.

WILLIAM. — C'point la Katie qui m'intéresse ! C'est la Maudie. J'aime la Maudie !

MAMAN. — Tu l'aimes ?

WILLIAM. — Voué.

MAMAN. — Ah bon ? Ah ben ça alors !

*William s'écarte et va s'asseoir à la table. Pour on ne sait quelle raison, la table semble l'irriter.*

WILLIAM. — Comment s'fait-y qu'on a la table comme ça ?

MAMAN. — Comme quoi ?

WILLIAM. — Dans ce sens. Elle va pas du tout, là.

MAMAN. — All'a t'jours été là. J'y suis habituée.

WILLIAM. — Voué, mais moi ce que j'en dis c'qu'on a meilleur temps d'y tourner dans l'aut' sens. Si t'as quéqu'un à l'évier et qu'quéqu'un y veut passer c'est impossible. Il a la table dans le ch'min. Et r'garde voir c't'ombre qu'y a là. C'est moi qui m'fais d'l'ombre.

MAMAN. — Va donc t'asseoir de l'aut' côté.

WILLIAM. — Ça jouerait pas quand même, pas ?

*On entend des sabots de cheval dans la cour intérieure.*

MAMAN. — Arrête donc voir avé tes âneries, et va-t-en m'dire qué chval c'est-y là.

*William va à la fenêtre.*

WILLIAM. — Ha ! Tu vas jamais y croire, y prend le Punch. Ha ha ! Pas seul'ment qu'y connaît rien aux vaches, y connaît rien aux chevaux non pus. Ah ben le pauv' vieux, probabe qu'y pourraient le manger.

MAMAN. — Combien qu'ça fait-y là ? Trois ?

WILLIAM. — Voué. Y va d'voir nous laisser une paire. Y peut pus en prend' qu'un, donc.

*Long silence qui se prolonge. William reste à la fenêtre à regarder.*

MAMAN. — Tu pourrais t'faire tuer. T'y as pensé à ça ?

WILLIAM. — Y a un bon Dieu pour les fermiers.

MAMAN. — C'est c'qu'y disait ton papa. Et il est mort. (*On entend des sabots de cheval dans la cour. William jette un regard à sa mère, mais laisse retomber le rideau de tulle sans rien dire. Maman s'approche, pousse le rideau de côté.*) Seigneur Dieu tout-puissant ! C't-y pas un beau chval ça ! L'Albert ça va nous l'tuer. Y vont avoir b'soin d'cavaliers. P't-êt' que not'Albert y pourra aller avec.

*Entre Albert, des larmes dans les yeux. Il s'assoit et se prend la tête dans les mains.*

WILLIAM. — Il a fini ? Y nous laisse ben une paire, pas ?

*Albert ne répond pas. Entre Parker.*

PARKER. — On a fini. Pile poil aux p'tits oignons ! (*Tout en jetant des coups d'œil à Albert, il se met à remplir des bulletins sur la table de la cuisine sans prendre la peine de s'asseoir.*) J'ai pris quatre chevaux, ma'ame, et quatre harnachements complets. J'vous ai laissé une bonne paire pour vos labours. (*Il tamponne le bulletin. Chaque fois qu'il en a terminé avec un bulletin, il y appose le cachet du gouvernement.*) Une jument de trait Shire. Vénus. (*Il tamponne le bulletin.*) Une jument de trait Shire. Saturne. (*Il tamponne le bulletin.*) Un hongre Clydesdale. Punch. (*Dubitatif.*) Il est un peu vieux. Y a pas de problèmes avec lui ?

WILLIAM. — Le Punch ? Non, c'est un chval épatant. Y vous gagn'ra la guerre.

PARKER, *dubitatif*. — Chouette... Bon. (*Il tamponne le bulletin.*) Une jument percheronne. Elle c'est une merveille. Mazette ! Vous l'avez déjà montrée ?

WILLIAM. — Voué. All'a gagné deux trois fois.

PARKER. — M'étonne pas. Un cheval magnifique. Comment vous l'appellez ? Il a pas voulu m'dire.

WILLIAM. — Brandy.

PARKER. — Brandy ? Bonnard ! C'est le fameux gris pommelé, c'est ça ? (*Il rit. Albert se met à sangloter.*) Si j'avais gagné un penny pour chaque shilling que j'ai misé sur un gris, à présent je rigolerais. (*Il rit.*)

MAMAN. — Vous rigolez ben quand même à c't'heure.

PARKER. — C'est juste. (*Il tamponne le bulletin. Albert pleure. Personne ne fait attention à lui.*) Si elle revient après qu'on a gagné cette guerre, vous pourrez déchirer les bulletins ; si elle revient pas, ils auront une certaine valeur. Bonne journée, ma'ame. (*Il donne les bulletins à la maman. Ils écoutent tous Albert pleurer.*) Si ça peut aider, vu qu'un d'vos gars doit rester à la ferme – et je peux dire ça parce que j'connais la guerre, Mrs Harrison, j'ai été en Afrique du Sud et j'ai vu un p'tit nombre de choses que j'peux seulement qualifier d'pas polies –, au nom du major Caddick, de Dieu et du roi (dans cet ordre-là), votre gars là, c'est un grand et solide gaillard, mais nous il nous sert à rien.

*Parker sort en fermant la porte derrière lui. Albert continue à sangloter. Maman porte ses regards sur William qui détourne les yeux. Noir.*

## 1934

### Adam et Ève

*Mars 1934, en début de soirée, avant la tombée de la nuit. La cuisine de la ferme. Entre Maudie, portant un lapin qu'on vient de tuer. Elle suspend le lapin au clou d'une poutre et, tirant sur la fourrure et la peau de l'animal, le dépiaute adroitement d'un seul coup. Puis elle décroche le lapin et commence à le préparer. Entre Albert portant un fusil de chasse. Il va à l'armoire à fusils prendre d'autres cartouches.*

MAUDIE. — Ça rince.

ALBERT. — Voué.

MAUDIE. — Y a plu à verse toute la sainte journée. Combien qu't'en as-t-y encore perdu ?

ALBERT. — Une triplée.

MAUDIE. — Qué qu't'as fabriqué ? Tu dormais ? C'est qu'y a pus d'un goupil, donc. Tu perds point trois agneaux avé le même r'nard.